

BARREAU DE TOULOUSE

Séance solennelle d'ouverture de la Conférence du Stage

25 Février 1978



DISCOURS
de M. le Bâtonnier **RASTOUL**



Eloge du Bâtonnier Philippe FERAL

par M^e COHEN
Lauréat de la Conférence du Stage
Prix Alexandre-Fourtanier - Médaille d'Or



La vie de l'Avocat à travers le roman

par M^e SIMON
Lauréat de la Conférence du Stage
Prix Henri-Ebelot - Médaille d'Or

LA VIE DE L'AVOCAT A TRAVERS LE ROMAN

par Maître Jean-Pierre SIMON
Lauréat de la Conférence du Stage

A Rome...

Mais ce n'est pas un exposé historique que j'entends vous faire. De l'histoire, je ne garderai que la trame : la couleur sera autre.

« Les historiens et les sociologues sont incapables de nous faire vivre dans une société révolue... », le roman, lui, « a les mêmes pouvoirs qu'un volcan. Pareil au cataclysme qui a immobilisé une ville, il nous rend contemporain de ses habitants » (1).

De Rome, en effet, les historiens nous disent la *décadence*, sous le Bas-Empire, et les mœurs dissolues.

Tous leurs ouvrages pourtant ne nous révèlent pas cette société aussi bien que le fait le *Satiricon*, semblable en cela au Vésuve, nous livrant Pompéi.

Et aucune étude sociologique ne dépeindra mieux la mentalité de nouveau riche du parvenu romain que la remarque de Trimalchion, lors de l'orgie qu'il offre à ses amis, et que rapporte Encolpe : « Tel que vous me voyez, si je ne plaide pas au Barreau, j'ai cependant appris les belles lettres par principe. Et n'allez pas croire que j'aie perdu le goût de l'étude : au contraire, j'ai trois bibliothèques, une grecque et deux latines ».

Si d'ailleurs, j'ambitionnais un exposé historique de la vie de l'avocat, je devrais alors remonter bien au-delà, jusqu'à l'Égypte et à l'Inde antique, tant il est vrai que « nous sommes

(1) Jacques Laurent, « Le roman du roman ».

des indigènes de tous les pays, et des contemporains de tous les temps » (2).

A Rome donc commencera mon discours avec le premier roman, mais dans une Rome qui déjà s'effrite.

Après l'écroulement du monde antique, plus de roman. Romans de chevalerie et romans courtois, poésies épiques, mythes et épopées, farces et satires, toutes formes qui ne tirent leur substance que de la stylisation, la simplification, du rite et de l'antienne, ne peuvent prétendre à cette appellation.

Le roman véritable vit, au contraire, du changement, non seulement s'accommode de la confusion apparente ou réelle du monde, mais tente de l'assimiler, exprime un champ de conscience.

L'avocat médiéval nous demeure donc étranger, et la « Farce de Maître Pathelin » qui met en scène un sujet perdu de vices, grotesque au point de perdre toute épaisseur humaine, nous renseigne plus sur l'esprit du temps que sur ses avocats.

Furetière, puis Louvet de Couvray nous présenteront bientôt des personnages d'avocats qui pour être hauts en couleurs n'en sont pas pour autant des fantoches, même si leur relief demeure parfois proche de la caricature, tel le procureur de « Gil Blas », n'ayant appris le droit que pour commettre des injustices et pour s'enrichir.

Ce n'est plus la léthargie moyenâgeuse, mais c'est l'engouement pour d'autres genres, poésie, tragédie, ou encore la préférence pour d'autres personnages, le gentilhomme est évidemment le personnage de prédilection, qui retiennent encore le Barreau classique à la lisière du monde romanesque.

Camus, Boucher d'Argis nous peignent l'avocat tel qu'il devait être : nous ignorons presque totalement quel il était.

Il faudra attendre une révolution judiciaire, une vraie révolution, la suppression puis le rétablissement de l'Ordre des avocats et de l'ordre tout court, que beaucoup d'eau et de sang aient coulé sous les ponts avant que l'avocat n'apparaisse au grand jour.

L'avocat comme le roman vont être consacrés par le dix-neuvième siècle : l'avocat romanesque sort de l'ombre à la faveur de cette double apogée.

Balzac, « juriste romantique » (3), choisit le premier un avocat pour héros d'un roman. Le monde judiciaire n'en est pourtant pas le centre, puisque l'itinéraire de Maître Savarus se dé-

(2) Bâtonnier Rousse, cité par le Bâtonnier Toulouse dans sa préface de « Les avocats », de M. Boyer-Chammard.

(3) Expression de M^e Peytel et titre de son ouvrage sur Balzac.

roule des grands boulevards aux lacs italiens, puis à Besançon, s'achève enfin à la Grande Chartreuse.

Flaubert, féru du détail réaliste, nous dépeint tout entier le jeune Deslauriers, fils d'un capitaine de ligne reconverti en huis-sier, à travers son « épaulement droit visiblement plus fort que l'autre », à force de copier des actes couché sur son pupitre tout long du jour dans l'étude de son père.

Balzac, Flaubert, mais aussi Hugo, Zola, Dickens, Proust bientôt, l'avocat s'inscrit, au moins en filigrane, dans tout courant romanesque.

Présent dans les sagas littéraires du siècle précédent, mais sujet aux éclipses, il est de nouveau laissé pour compte par la production romanesque de l'entre-deux guerres, le nouvel âge d'or du roman. « Les Thibault », « La Chronique des Pasquier » l'ignorent, il ne figure même pas parmi « Les hommes de bonne volonté ».

Le roman s'affirme chaque jour davantage comme genre littéraire dominant. L'avocat, depuis 1914 est, lui, en perte de vitesse.

Au fil des époques, les destinées des avocats romanesques se dessinent toujours sur la trame de l'histoire, arrière-plan obligé :

Marius se bat sur les barricades en 1830 ; Deslauriers participe à la fièvre de 1848.

Zola nous présente un avocat Napoléon III, sombre et compassé comme le mobilier ; Marcel Aymé un ancien résistant.

Mais ils tiennent leurs couleurs de l'intimité même de leurs créateurs, et n'échappent pas à la contagion de leurs idées :

Romantique, ou d'un réalisme plus ou moins sombre, l'avocat évolue toujours dans le ton du monde romanesque où il est né. Un monde absurde, et marqué par l'incommunicabilité, appelle ou explique l'avocat de Kafka, M^r Huld, ou le défenseur de Meurseault, vu par Albert Camus.

★★

Quelle que soit la trame tendue par l'histoire, les tons chauds ou métalliques choisis par les romanciers, les vies des avocats romanesques sont tissées des fils ténus du quotidien, et non aux pelotes de l'éternité.

Frédéric Moreau, qui commence son Education Sentimentale, a baissé pavillon devant des questions relatives au testament mystique et à la tierce opposition. Sa mère attend le résultat à Nogent : il doit lui écrire, tâche des plus amères pour qui ignore encore l'horrible invention du téléphone.

Il risque une ou deux explications embarrassées, puis a ce trait de génie : « ... d'ailleurs tous les grands avocats avaient été refusés à leurs examens ». Et Flaubert précise, laconique : « Il citait leurs noms ».

Je n'en citerai pour ma part aucun, comptant que le parti que j'ai pris de sonder la réalité à travers la fiction me fera absoudre de ce manque de confraternité : j'oublie en effet la haine, je relâche la vigilance.

Les diplômes pourtant, même obtenus, ne sont pas tout : Traddles fait à son ami David Copperfield « une grimace comme si on venait lui arracher une dent », lorsque celui-ci ne lui arrache qu'une confiance, tout aussi douloureuse : les 100 livres à verser pour s'inscrire au stage à Londres lui demandent beaucoup de peine.

L'installation matérielle du cabinet d'un jeune avocat varie peu : à Paris, Deslauriers, l'ami d'enfance du héros de « L'Education sentimentale », loge au cinquième étage, sur une cour, et son cabinet, « petite pièce carrelée, froide, et tendue d'un papier grisâtre, a pour principale décoration une médaille en or, son prix de doctorat, insérée dans un cadre d'ébène contre la glace ». Son ameublement se compose, ou se décompose, d'une bibliothèque d'acajou enfermant sous vitre cent volumes, d'un bureau couvert de basane, de quatre vieux fauteuils de velours vert.

« Des copeaux flambaient dans la cheminée, où il y avait toujours un fagot prêt à allumer au coup de sonnette. C'était l'heure de ses consultations : l'avocat portait une cravate blanche ».

Savarus, à Besançon, officie dans une pièce qu'il a fait peindre tout en vieux chêne, comme ses bibliothèques. Et cette peinture imitant un bois noble, avec les livres qui tapissent la pièce, constituent « tout le luxe, car le mobilier consiste en un bureau de vieux bois sculpté, six vieux fauteuils en tapisserie, aux fenêtres des rideaux de couleur carmélite bordés de vert, et un tapis vert sur le plancher ».

Touchants témoignages d'un temps où l'on feignait encore de considérer que pauvreté n'est pas vice.

Encore Traddles peut-il en remonter à ses confrères français sur le plan de l'économie et fait-il figure de précurseur en dispo- sant « du quart d'une étude, d'un corridor et d'un clerc. Nous avons pris l'appartement à quatre (cela donne l'air d'avoir beaucoup de clients) et nous nous partageons le clerc également ».

Pauvre Traddles, que Copperfield retrouvera quelques années plus tard, à peine mieux loti, mais qui supporte les épreuves avec une foi inébranlable.

D'autres que lui d'ailleurs demeureront dans leurs années plus mûres pauvrement installés, par l'effet des circonstances. Maître Megrin, dans l'immédiat après-guerre, qui habite deux pièces dans l'appartement d'un charcutier, où il reçoit ses clients, le métier n'étant plus ce qu'il était (4) — ou par une ostentation d'ascé-

(4) Marcel Aymé, « Uranus », dont le personnage d'avocat a pour nom M^e Megrin.

tisme — Eugène Marquant, personnage influent du nouveau régime et futur ministre, se satisfait de deux petites pièces froides et à peine meublées (5).

Enfin les premières affaires, et les premiers succès...

L'avocat bordelais, héros du « Nœud de vipères », se souvient. A l'occasion de l'affaire de Villenave, les journaux des deux mondes ont reproduit son portrait. Non sans raison il est vrai :

M. de Villenave, châtelain hautain, formait avec son épouse un couple si uni que leur amour était proverbial, lorsqu'il est découvert un matin blessé d'un coup de revolver, dont aussitôt son épouse s'accuse.

Ce n'est qu'à l'audience que la vérité éclatera, grâce à la perspicacité psychologique de ce défenseur hors pair, qui non content d'improviser en abandonnant soudain le système de défense prévu, jette en plaidant les bases d'un système sur la psychologie de l'adolescence et la thérapeutique de ses névroses, qu'un professeur célèbre présent à l'audience mettra à profit.

Il dénonce le fils de Villenave, adolescent jaloux de son père trop aimé. Plusieurs dizaines d'années après, le vieil homme usé, qui est devenu pour ses proches « le vieux crocodile », ne se rappelle plus ce souvenir que pour ressasser encore l'amertume d'avoir vu ce succès dédaigné par son épouse.

Cruelle constatation : la réussite professionnelle ne fait pas nécessairement le bonheur.

M^e Pierre Daverny, premier secrétaire de la Conférence de Paris, esprit brillant et paradoxal, né de la plume de Roger Nimier, l'exprime à sa manière de Narcisse blasé, en se lamentant sur ses premiers succès : « Ce désolant départ me dégoûte. Il me manque ce grand échec qui enivre un cœur. Où le trouverai-je ? Accepterai-je d'être le premier au Palais, comme il y a des premiers en boucherie, en électricité, en médecine ? C'est abominable. On n'est plus libre » (6).

On sent poindre chez ce jeune snob, cet « enfant triste » d'une époque perturbée, une louche tentation de placer sa fonction au-dessus des métiers du commun, d'oublier qu'une fonction comme une robe ne vaut que par celui qui l'habite, et la sentence de Sénèque, devenue proverbiale : « De sa moralité chacun est l'artisan ; pour les emplois, le sort en dispose » (7).

Devant cette attitude, les propos de Echion, l'un des convives de l'affranchi Trimalchion, apparaissent d'une salubrité décapante, lorsqu'il proclame sa résolution d'apprendre à son fils « quelque profession utile, comme celle de barbier ou de crieur public, ou tout au moins d'avocat ; un métier enfin qu'on ne puisse perdre qu'avec la vie ».

(5) Emile Zola, « La Curée ».

(6) Roger Nimier, « Les enfants tristes ».

(7) Sénèque, « Lettres à Lucilius ».

Mais venons au Palais.

Il a bien changé, lorsque nous y pénétrons avec Balzac, depuis la description qu'en avait brossée Rica dans l'une de ses « Lettres persanes ». Disparues les jeunes marchandes qui assaillaient le visiteur aux portes du Palais de leurs voix trompeuses.

Cet aspect riant est enfui ; demeure dans la salle des pas perdus le ballet des robes noires, immuable, le ballet de ces « robes noires qui se promènent dans cette immense salle trois par trois, parfois quatre à quatre, en produisant par leurs causeries l'immense bourdonnement qui retentit dans cette salle, si bien nommée, « car la marche, dit Balzac, use les avocats autant que les prodigalités de la parole » (8), ce en quoi il prouve sa connaissance en profondeur de la profession.

Quant à la salle d'audience, ce « lieu sacré où se révèlent tous les secrets de famille, où les actions les plus cachées sont mises au grand jour », dont parlait Montesquieu, Copperfield la découvre à Londres comme une grande salle obscure ressemblant assez à une chapelle. Il parvient toutefois à distinguer un juge président ressemblant à un hibou dans une volière et des procureurs à la physionomie fort hautaine : il sera tout à l'heure surpris de les entendre répondre aux questions du président avec une humilité excessive.

Et puisque nous en sommes à la visite des lieux, je ne résiste pas au plaisir de vous introduire dans cette salle des avocats dépeinte par Kafka, dont la cocasserie et l'absurdité concourent à créer un sentiment de malaise résumé dans la phrase finale :

« Il y avait de plus, depuis plus d'un an, dans le plancher de cette pièce, un trou par lequel un homme ne pouvait peut-être pas passer, mais suffisamment grand tout de même pour qu'une jambe s'y enfournât complètement. Or, cette salle des avocats se trouvait au deuxième étage du grenier ; si l'un de ces messieurs s'enfonçait dans le trou, sa jambe pendait donc au premier, et au beau milieu du couloir où attendaient les inculpés. Les avocats n'exagéraient donc pas en déclarant cette situation franchement honteuse. Nulle réclamation n'y faisait. Et il leur était strictement interdit de rien modifier à leurs propres frais ; la justice avait d'ailleurs ses raisons pour leur faire subir ce traitement. Elle cherchait à éliminer le plus possible la défense... » (9).

Heureux Albert Savarus, qui devient en trois affaires le plus grand avocat de la Franche-Comté ; heureux le héros de Mauriac, déjà consacré à moins de trente ans comme un des ténors du Barreau bordelais ; heureux ceux qui ont l'occasion de mettre à profit le conseil d'Horace : « Echappe par la porte de derrière à ce client en sentinelle dans ton vestibule » (10).

(8) Honoré de Balzac, « Les illusions perdues ».

(9) Kafka, « Le procès ».

(10) Cité par M. Marquiset, « Les gens de justice dans la littérature ».

Car d'autres qu'eux jouent le rôle des sentinelles, et ce sont les clients qui leur échappent. Deslauriers a plaidé trois fois, et a tout perdu. Bedout, l'avocat sans cause du « Roman bourgeois » de Furetière, n'est avocat que « parce qu'il porte la robe et le bonnet, car la seule fois qu'il parut au Barreau, ce fut lorsqu'il prêta serment ».

Et l'avocat misérable des « Amours du Chevalier de Faublas » exhale son amertume : « Au Barreau comme ailleurs, Monsieur, le mérite timide rougit et se cache, tandis que l'audacieuse médiocrité se produit, sollicite, manœuvre et brille d'un éclat qui n'est pas toujours éphémère. Pourquoi lorsque avant-hier, la rage au cœur, je regagnais mon grenier pour y expirer ma faim, pourquoi mon confrère E... toujours enivré de succès pendant sa vie, mourait-il d'une indigestion sous des lambris dorés ? »

Pourquoi, en effet, si ce n'est parce que bien mal acquis ne profite jamais ?

Dès lors, naissent les germes de la contestation, et Juhelle, dans un roman daté de 1901, nous présente un révolutionnaire qui ne craint pas de réclamer pour l'avocat, au grand dam de son interlocuteur, membre du Conseil de l'Ordre, la possibilité de manier des fonds, de poursuivre le paiement de ses honoraires, de mettre son nom sur sa porte et ses heures de consultations sur ses lettres.

Pente fatale, diront certains avec un regret. Mais dès lors, ils ne s'étonneront pas d'éprouver des difficultés à être élus au Conseil de l'Ordre. « Au Palais, explique le héros du « Nœud de vipères », j'ai toujours été solitaire. Ils m'ont élu le plus tard possible au Conseil de l'Ordre ».

Cette vision panoramique de la vie de l'avocat romanesque ne pouvait tout de même aller sans un aperçu de la confraternité.

Loin de la médiocrité de certains, parfois touchante, souvent mal acceptée, les réussites s'affirment : l'avocat romanesque devient avocat de compagnies, surtout s'il est américain, ou bâtonnier, dans la tradition de pays attachés à l'honneur plus qu'à l'argent.

A l'honneur ou, par déformation, aux honneurs, tel ce bâtonnier que n'épargne pas Proust, qui nous le dépeint ivre de l'honneur d'avoir un gentilhomme à sa table, et poussant le snobisme jusqu'à affecter le détachement (11).

*
**

Au hasard des titres et des pages, la vie de l'avocat romanesque nous apparaît criante de vérité, ou outrée. Il est cependant facile de vérifier que le roman satisfait souvent, dans sa peinture de l'avocat, à sa prétention, selon la formule de Stendhal, d'être le miroir que l'on promène le long du chemin...

(11) Marcel Proust, « A l'ombre des jeunes filles en fleur ».

Caricature, la définition de Vautrin de la profession d'avocat ?
« ... Pâtir pendant dix ans, dépenser 1.000 francs par mois, avoir une bibliothèque, un cabinet, aller dans le monde, baiser la robe d'un avoué pour avoir des causes, balayer le Palais avec sa langue... » (12).

Pour ce qui est de la première formule, elle apparaît, au contraire, d'un grand optimisme, puisque Desforges disait souvent : « Avant quarante ans on papillonne, on ne peut plaider utilement avant cinquante ans » (13).

La bibliothèque idéale selon Dupin, auteur d'un manuel de la profession d'avocat sous la monarchie de juillet, dont 92 pages sont d'ailleurs écrites en latin, se compose de douze livres de philosophie du droit, cinquante-neuf d'histoire, quarante « seulement » de législation moderne. Etant précisé qu'il s'agit de la bibliothèque d'un « jeune stagiaire ».

Avoir un cabinet va de soi : Marius, dans « Les Misérables », n'hésite pas toutefois à faire accroire qu'il habite la chambre d'un ami, « décente et où un certain nombre de bouquins de droit scutenus et complétés par des volumes de romans dépareillés figurent la bibliothèque voulue par les règlements ». Il est vrai qu'« il ne plaide pas, ne plaiddaille même pas », et est tellement pauvre, nous dit le grand Hugo dans son style inimitable, dans sa description de son menu quotidien, que « quant au vin, il buvait de l'eau ».

« Baiser la robe d'un avoué » : le Bâtonnier Damien nous rappelle qu'il n'est pas un avocat, pendant tout le cours du dix-neuvième siècle, qui ne tienne sa formation juridique d'une fréquentation de plusieurs années de l'étude d'un avoué. Et il ne cache pas que des relations d'amitié se nouaient à cette occasion, parfois même des mariages avec les filles des avoués : David Copperfield nous en offre un exemple.

La description romanesque, même dans ce qui pourrait apparaître comme un poncif, ne fait donc que décalquer une réalité connue, et devenue imagerie sans perdre pour autant son authenticité.

Ainsi, Albert Savarus fraîchement débarqué à Besançon et lorgné avec curiosité par la bourgeoisie du cru — et avec passion par la fille de ses voisins — est nommé d'office pour défendre aux Assises un paysan à peu près imbécile, accusé de faux. Prouver l'innocence du rustre est pour lui un jeu d'enfant : il n'hésite pas à contre-attaquer, et fait arrêter deux témoins qui, reconnus coupables, sont condamnés !

Or, un des jurés est un gros commerçant bisontin qui lui confie immédiatement son contentieux. Suit l'engrenage de la réussite. Peut-on imaginer prétexte apparemment plus inconsistant ?

(12) Honoré de Balzac, « Le Père Goriot ».

(13) Cité par le Bâtonnier Damien, « Les avocats du temps passé ».

Damien pourtant rapporte qu'Allou, tout jeune, plaidait aux aux Assises et que parmi les jurés figurait un avoué qui, séduit par son argumentation et sa flamme, lui confia d'importants dossiers, et le lança...

Comment s'étonner dès lors que tout jeune avocat, réel ou imaginaire, se voit, comme Frédéric Moreau, « dans une Cour d'assises, par un soir d'hiver, à la fin des plaidoiries, quand les jurés sont pâles et que la foule haletante fait craquer les cloisons du prétoire... »

Et rêve tout naturellement de pouvoir dire, avec une modestie cicéronienne : « Mon premier plaidoyer dans une affaire criminelle... eut tant de succès que désormais il n'y eut pas une seule cause qui parût être au-dessus de mes capacités » ? (10).

Le même Savarus, romantique calculateur qui vise une série de buts distincts imbriqués à la manière platonicienne par une nécessité croissante : au sommet le mariage avec la belle duchesse d'Argoïda, puis pour s'en rendre digne l'élection comme député de Besançon, pour être élu enfin une influence politique, et pour gagner celle-ci une clientèle de notables, ne plaide que des affaires commerciales.

Le trait qui en fait à première vue un personnage d'avocat singulier, quand on sait la répugnance traditionnelle, ou réputée telle, de l'avocat à se commettre au Tribunal de commerce, perd son anachronisme à la lecture des conseils que rédigeait Camus en 1787, dans sa « Lettre sur la profession d'avocat » :

« Quelle idée un négociant concevra-t-il de l'avocat quand il viendra s'adresser si celui-ci ne sait pas ce qu'est une lettre de change, qu'un ordre, qu'un aval, qu'un acompte, s'il ne met aucune différence entre le commerce dans l'intérieur du royaume et le commerce avec l'étranger, entre le commerce de terre et le commerce de mer, s'il ignore ce qu'est un contrat à la grosse, comment on fait assurer un chargement, ce qu'on entend par une charte-partie, un connaissement... »

Et de conclure, avec une perspicacité qui enjambe les siècles : « ... il pensera qu'un homme novice sur tous ces points n'a même pas lu l'ordonnance de commerce et il confiera ses intérêts à quelqu'un de plus instruit » (13).

Dernier signe de la fidélité de l'image de l'avocat : la constante de l'ambition politique.

Que Mauriac écrive de son héros que sa mère lui prédisait une brillante carrière d'avocat, à condition qu'il ne soit pas tenté par une carrière politique, et que l'un des avocats de « Sous la toque » s'indigne de ce que le Barreau soit devenu, entre autres il est vrai, « une succursale du Palais Bourbon » n'est évidemment pas l'effet du hasard, ni d'un parti pris.

Ne dit-on pas qu'à Rome, sous la république, l'avocat qui plaidait gratuitement comptait en revanche sur les avantages qu'il tirerait de son éloquence au point de vue politique ? Triste source du désintéressement (10).

★
★★

Stendhal moins encore qu'un autre ne pouvait s'illusionner sur la fidélité du roman-miroir. Bien sûr, nous venons de le vérifier, le roman reflète la vie : mais c'est le regard d'un autre qu'il porte sur la réalité, et il renie par là toute prétention à l'objectivité, pour ne viser qu'à l'art : l'expression idéale.

C'est par là pourtant, qu'il est fidèle à l'essence même de la vie. Il s'écarte de la perfection et de l'exemplaire, dans le sublime comme dans le sordide. De la vie, il reproduit, ou tend à reproduire, la diversité, la confusion, voire la dérision. Se gardant des archétypes, le roman « est né pour s'expliquer avec l'imparfait » (1).

Dès lors, il n'y a pas un avocat romanesque : l'avocat, dans les romans comme dans la vie, est multiple.

Multiple dans ses origines, et dans son train de vie d'abord.

L'avocat fils de famille n'est pas le seul : Deslauriers est fils d'huissier, et Pétrone évoque même Philesos, qui, « naguère encore n'était qu'un pauvre portefaix, et maintenant lutte de richesses avec Norbanus lui-même ».

Type même du bourgeois pour certains : ainsi Gil Blas rappelant son serment de ne plus servir de bourgeois à la soubrette d'une comédienne qui veut l'employer, s'attire cette cinglante répartie : « Qui appelles-tu donc des bourgeois ? Pour qui prends-tu les comédiennes ? Les prends-tu pour des avocates ou des procureuses ? » (14).

L'avocat apparaît tout aussi convaincant en bohème : « avec sa pauvre redingote, ses lunettes dépolies et sa figure blême, l'avocat lui parut un tel cuistre, qu'il ne put empêcher sur ses lèvres un sourire dédaigneux » (15).

L'avocat dont Furetière décrit l'appartement comme une vraie salle antique, chargée de vieilles sculptures si délicates qu'elles n'eussent pas souffert le déménagement, agrémentée de râtelier d'armes, cages à oiseaux, sièges et tapisserie de haut prix aurait un haut-le-corne en visitant à la suite de Copperfield le logis de son ami Traddles, enfin membre à part entière du Barreau de Londres.

Celui-ci exhibe à son cher, cher Copperfield, un appartement de trois pièces, qu'il occupe avec son épouse Sophy, fille de pasteur, et dont l'exiguïté exige que l'on fasse place nette des dossiers pour poser le plateau à thé, et réciproquement. Encore héberge-t-il, lors de cette visite, Caroline, Sarah, Louisa, ses belles-sœurs, ainsi que deux autres plus jeunes.

Avec sa franchise habituelle, Traddles toutefois ne manque pas de reconnaître que ses « arrangements domestiques ne sont

(14) « Procureuse », expression également utilisée par Alexandre Dumas, « Les Trois Mousquetaires » (la maîtresse de Porthos).

(15) Il s'agit de Deslauriers, personnage de « L'Éducation sentimentale ».

pas conformes aux règles de la corporation ».

Et du train de vie, on passe insensiblement au mode de vie, tout aussi divers d'un roman à l'autre : Deslauriers et Savarus, dont les locaux se ressemblent si fort, se séparent eux-mêmes sur plus d'un point.

Deslauriers, malgré sa misère, consulte en cravate blanche ; Savarus, lui, ne craint pas de recevoir l'abbé de Grancey, venant lui confier le dossier de l'archevêché, « en robe de chambre de mérinos noir, serrée par une ceinture en corde rouge, en pantoufles rouges, un gilet de flanelle rouge, une calotte rouge ».

Sa voisine, qui l'idolâtre en secret, et se lève à minuit pour observer la lumière qui témoigne de son travail nocturne, ignore quand elle le compare à Dieu, puisqu'à son image il veille quand tout le monde dort, cette « livrée du diable ».

Quoique accablé d'affaires, Albert reste en effet dans un profond mystère, en comprenant que plus son influence serait sourde et cachée, plus réelle elle serait ». Combien différent est Nicomède, l'avocat mondain du dix-septième siècle, cheveux courts et robe, le matin au Palais, perruque blonde, grands canons et glands d'or le soir : avocat le matin, le soir courtisan, enfin « ajusté tel, précise perfidement l'auteur, qu'un provincial n'aurait jamais manqué de le prendre pour modèle » (16).

L'amour même est bien différent d'un avocat à l'autre.

Savarus, toujours lui, représente un idéal de passion romantique. Plaidant pour la première fois, se figurant que sa belle Italienne l'écoutait, il a senti tout à coup en lui « ce mouvement d'inspiration qui met le poète au-dessus de l'humanité ! »

Mais Deslauriers vient ternir cette image de l'avocat amoureux, et oppose le cynisme au romantisme, en répondant à la grisette qui a gravi cinq étages pour le plaisir de le voir : « Je ne veux pas qu'on m'aime, je veux qu'on m'oblige ». Mot horrible, moins cependant que la jalousie dévastatrice qui habite le cœur du vieux crocodile mauriaquien.

Et parlant de l'avocat et de l'amour, comment oublier que la belle Lucrece de Casanova est l'épouse de l'avocat Castelli, de Naples ? Entretien mon auditoire de l'avocat, réputé trompeur, je lui ai réservé la surprise de cet avocat trompé.

Des avocats hommes politiques, le roman nous offre un éventail tout aussi divers : l'avocat d'opposition, mêlé aux révolutions, fait le pendant de Maître Macquart, le frère de l'Aristide Saccard, de « La Curée », à qui son intransigeance dans une période de « laisser faire, laisser aller », a valu de devenir ministre de l'Intérieur.

Le coup de feu sur les barricades s'oppose au coup de feu immobilier.

Mais la contradiction, les revirements ou les compromis, voire les compromissions, font partie intégrante des personnages roma-

(16) Furetière, « Le roman bourgeois ».

nesques réussis, à l'intérieur d'un même ouvrage, d'un même monde.

Deslauriers, critique acerbe du régime en 1848, chargé de mission en province par Ledru-Rollin, pâtit bientôt du contact du peuple. Il deviendra un jour agent gouvernemental et témoignera même d'un tel excès de zèle qu'il devra être destitué. Sa dernière fonction publique sera celle de chef de colonisation en Algérie...

L'avocat d'assises ne se dessine pas lui non plus à travers le roman taillé d'un bloc dans le marbre de l'abnégation et du courage de dire.

Ainsi la gloire du héros de « Nœud de vipères », pour être méritée de la manière que j'ai dite, n'en comporte pas moins des revers moins reluisants, témoin la réponse à un prêtre qui fait l'éloge du rôle de l'avocat par référence à la parole du Christ : « J'étais prisonnier et vous m'avez visité ».

« J'y trouve mon avantage, Monsieur l'Abbé. J'agis par intérêt professionnel. Naguère encore, je payais les géoliers pour que mon nom fut glissé, en temps utile, à l'oreille des prévenus... »

Grâce à cette confiance cynique, mais au fond désespérée — son interlocuteur est la seule personne pour laquelle l'avocat avoue une certaine sympathie —, Mauriac prévient l'aspect professionnel de son personnage de sombrer dans le cliché, la stylisation. Ni ange, ni bête, ou mêlé de l'un et de l'autre, son avocat reste un homme parmi les hommes.

Mais qu'un avocat de fiction ait pour première affaire un infanticide faisant les gros titres de la presse, que soit révélée grâce à lui une erreur judiciaire, que, collaborateur du plus grand pénaliste de la capitale, il devienne premier secrétaire de la Conférence, qu'il personnifie enfin d'un bout à l'autre du récit toutes les vertus sans incarner aucun vice ni souffrir d'aucune faiblesse...

Que son ami d'études, engagé dans la même profession présente par son comportement le répertoire complet de toutes les exactions auxquelles peut se prêter un professionnel malhonnête : racolage, détournements de fonds, chantage, délation... et finisse par être radié puis assassiné par la pure victime de l'erreur judiciaire initiale — que l'avocat justicier fera d'ailleurs acquitter... — (17).

Le livre en question ne présente plus du roman que l'aspect purement formel défini par Littré : « Histoire feinte, écrite en prose, où l'auteur cherche à exciter l'intérêt par la peinture des passions, des mœurs, ou par la singularité des aventures ».

L'exemplarité des caractères dans le bien ou le mal, la dialectique manichéenne tuent le roman. Elles ne peuvent trouver de remède dans la compilation de souvenirs ou d'anecdotes vraies, qui sont à la vie ce que les fleurs séchées sont au printemps.

(17) Allusion au roman de René Vigo, « Les hommes en noir ».

La seule vérité dans le roman naît de la perplexité entretenue du lecteur.

Maître Félix Vaneau est l'avocat de Julien Sorel. Difficile client qui, non seulement précise au juge d'instruction qu'il s'agit bien d'un meurtre avec préméditation, mais encore prend le soin de gâcher l'ouvrage réussi sur les jurés par son défenseur qui vient de plaider, en avouant qu'il mérite la mort et en traitant les jurés de « bourgeois indignés ».

Et encore Maître Vaneau s'est-il vu interdire d'utiliser l'argument suprême qu'il comptait tirer du mobile passionnel, puisque cette suggestion a mis Julien hors de lui au point que « le prudent avocat eut peur un instant d'être assassiné ».

Entorse à la logique, fausse incohérence : nous apprenons un peu plus loin que ce couard est un ancien capitaine de l'armée d'Italie. La contradiction s'intègre à la logique de la vie.

Il est en tout cas complet, cet avocat qui sait allier de fortes paroles à l'adresse des jurys, et celles qui parlent au cœur de l'accusé, et même du condamné : Julien, au moment de se séparer de lui, s'aperçoit, notation cruelle, qu'il a plus d'amitié pour lui que pour Mathilde de la Mole.

Tous les avocats, le roman ne le cache pas, n'ont pas ce pouvoir, ni ce contact avec leur client, remis pieds et poings liés à la justice des hommes. C'est ainsi que Meurseault, désigné comme l'Etranger par son créateur, trouve même dans un des tics de plaidoirie de son défenseur l'occasion de se sentir encore un peu plus étranger à son procès et au monde qui l'entoure.

Croyant sans doute par ce procédé entrer dans la peau de l'accusé, et épouser mieux sa cause, l'avocat se met soudain à parler à la première personne, et gomme en effet consciencieusement l'intime distance qui fait la crédibilité et la force de la plaidoirie pénale :

« Il est vrai que j'ai tué, dit-il. Puis, il a continué sur ce ton, disant « je » chaque fois qu'il parlait de moi. J'étais très étonné. Je me suis penché vers un gendarme et je lui ai demandé pourquoi. Il m'a dit de me taire et, après un moment, il a ajouté : « Tous les avocats font ça ». Moi, j'ai pensé que c'était m'écarter encore de l'affaire, me réduire à zéro, et, en un certain sens, se substituer à moi. »

Cet avocat affiche pourtant, à l'intention de Meurseault, après les félicitations de ses confrères, sa confiance en un verdict de clémence. Il apparaît bien qu'il n'a pas poussé jusqu'à son terme son raisonnement, et s'est arrêté avant d'avoir à dire « Je serai guillotiné », comme d'autres, emportés du même élan, ont pu dire « J'étais enceinte ». Son client, lui, est exécuté, « pour n'avoir pas pleuré à l'enterrement de sa mère ».

Cette confiance impudente de l'avocat face à l'individu aux prises avec un monde hostile est également affichée par Maître Huld, qui use d'une psychologie raffinée :

« Quand l'avocat pensait l'avoir suffisamment humilié, il se mettait en général à le remonter un peu. Il avait, disait-il, gagné en tout ou partie bien des procès de ce genre qui, peut-être plus limpides, n'en paraissent pas moins désespérés ».

*
**

Orateur inquiet, je préviens le reproche : il est arrivé que le tableau fut sombre ; il le fallait pour qu'il fut aussi complet que possible ; quant aux zones d'ombre, elles sont à la peinture et à la littérature ce que le silence est à la musique.

Ce discours n'était pas un regard vers le passé, même si le roman nous rend son empreinte. Le passé n'a rien à nous apprendre, si ce n'est que tout est toujours possible ; il n'était pas davantage une définition de la fonction d'avocat.

L'avocat romanesque irrite ou enchante, déçoit ou séduit : comme l'avocat de chair et de sang.

Entité glorieuse, l'avocat avec un grand A, qu'il soit encensé par La Bruyère ou flagellé par Voltaire, ne peut que laisser indifférent ; il ne vit pas.

Avocat, je souhaiterais avoir fait justice de la réputation de futilité du roman : il existe des romans dits « de gare », certes, mais aussi de la poésie « à l'eau de rose » et du théâtre « de boulevard » ; j'ajoute qu'ils ont, tous, leurs amateurs.

Le roman m'a été un prétexte à vous présenter des avocats : des hommes, non des symboles ou des marionnettes.

J'ai rêvé un instant, Maître Savarus, que je possédais votre « front magnifique séparé par ce sillon puissant que les grands projets, les grandes pensées, les fortes méditations inscrivent au front des grands hommes ».

Je vous le confesse, Maître Daverny, j'ai parfois envié vos flirts avec les épouses d'industriels obtus, vos rendez-vous au bar du George-V.

Vos triomphes aux assises, chers confrères de papier, ne pouvant vous les voler, je vous les ai pardonnés.

De vos vies cependant, mon souvenir le plus cher appartient au fantasque et obstiné Traddles. Et si j'avais à m'identifier à l'un de vous, ce serait lui que je choisirais.

Je voudrais tant qu'un de mes amis soit assez fidèle pour que, revenant, après des années passées à l'étranger, dans notre ville, tel David Copperfield débarquant à Londres, il ait pour premier souci, à peine attablé dans un restaurant, de questionner le maître d'hôtel : « Je demandais si M. Traddles n'était pas en train de se faire une réputation au Barreau. »

Qu'importerait alors que le maître d'hôtel puisse répondre : « Jamais entendu son nom ».